

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Il faut du souffle pour écrire

Nicole Filion, *Nouvelles locales*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 144 p.

Jean-Louis Major, *Mailles à l'envers*, Montréal, Fides, 1999, 148 p.

Hugues Corriveau, *Le ramasseur de souffle*, Québec, L'instant même, 1999, 118 p.

Claudine Potvin

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (1999). Il faut du souffle pour écrire / Nicole Filion, *Nouvelles locales*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 144 p. / Jean-Louis Major, *Mailles à l'envers*, Montréal, Fides, 1999, 148 p. / Hugues Corriveau, *Le ramasseur de souffle*, Québec, L'instant même, 1999, 118 p. *Lettres québécoises*, (95), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Nicole Filion, *Nouvelles locales*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 144 p., 19,95 \$.
 Jean-Louis Major, *Mailles à l'envers*, Montréal, Fides, 1999, 148 p., 17,95 \$.
 Hugues Corriveau, *Le ramasseur de souffle*, Québec, L'instant même, 1999, 118 p., 14,95 \$.



Il faut du souffle pour écrire

Qu'on me tienne en haleine, par le meurtre, la pendaison,
le mysticisme ou le sexe.

NOUVELLE
Claudine Potvin

DANS *NOUVELLES LOCALES*, NICOLE FILION RACONTE son arrivée dans la vallée de la Matapédia et son installation dans la petite ville d'Amqui. Filion offre aux lecteurs une chronique familiale et villageoise centrée sur une série d'événements anodins, épisodes d'une prise de possession d'un lieu, mais qui n'en marquent pas moins la vie des habitants de ce coin du monde isolé. Le ton autobiographique perce dans cette trentaine de récits axés sur l'existence quotidienne et l'univers domestique d'une part — le mari ou le compagnon, les enfants, la maison —, et l'observation des habitudes, du mode de vie et des traits de caractère des gens qui l'entourent de l'autre. Ces portraits dominent le recueil : Fernand, la belle blonde, Clotilde, Sylvie, David, Francis, les Marcoux, etc. Brefs aperçus de ce qui construit le quotidien des petites villes.

Chroniques du petit monde

L'auteure, malgré un certain humour qui apparaît à travers ces petites histoires de tout et de rien et surtout à travers ses nombreuses digressions, n'arrive pas tout à fait à rendre la passion qui pourrait habiter ces lieux et ces êtres. Rien, ni les événements en soi ni leur écriture, ne semble vraiment rompre la monotonie et l'ennui. En fait, il semble bien que ce soit ce que *Nouvelles locales* suggère à travers des nouvelles comme « La propriété dans la ville », « Un tout petit monde », « Cécile », « La fin de quelque chose », petits tableaux basés sur des rituels qui contiennent leur part de bonheur et d'absurde : le linge qu'on étend, un chemin par où passe et repasse tout le village, un vieux couple, une certaine misère.

Sur un ton humoristique, cynique même, Filion résume dans la métaphore du « défilé de la Saint-Jean-Baptiste » tout ce qui ne va pas dans cette belle société. À la question que lui posent les conseillers sur le thème du défilé, la narratrice répond :

Notre petite ville, messieurs les conseillers, notre petite ville. Avec ses bons et ses mauvais côtés. Ses collines, ses balcons,

ses portes patio. Ceux qui l'habitent, ceux qui la quittent. Tenez ! en tête du cortège, je mettrai les propriétaires de pelouses. Trente propriétaires — cinq de front — poussant bardiment leurs tondeuses à gazon au son d'une marche militaire. Vous imaginez l'ambiance ! Les jeunes vont adorer. Ils seraient suivis de leurs épouses en bikinis, en train de laver leurs voitures. (p. 13-14)

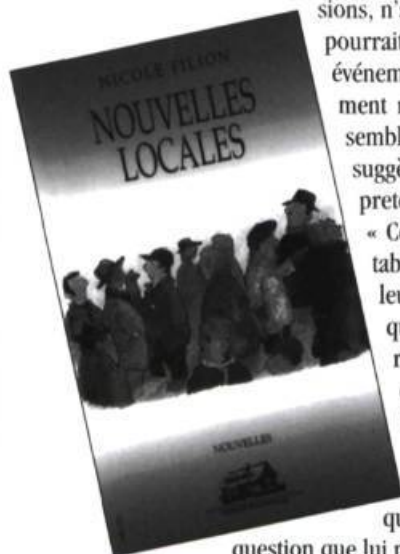
C'est certes l'humour ainsi que le regard, par moments, sur la nature qui rendent la lecture de ces textes un peu plus stimulante. Autrement, on se lasserait vite de ces existences un peu mièvres. Pas étonnant que Filion termine par ces mots :

Un soir, une nuit, je prendrai ma maison dans mes bras et je partirai, laissant derrière moi tout ce grand cafouillage, ces rumeurs sur l'asphalte, la bêtise, les parjures, et puis cette odeur de ferraille, de fleurs bêtement mises en terre, sans délicatesse aucune, et ces petites roses de vent en plastique blanc et rouge... (« Un soir, une nuit », p. 133)

L'endroit et l'envers de Saint-Issaire

Avec *Mailles à l'envers*, de Jean-Louis Major, on quitte la petite ville pour le milieu nettement rural, un milieu un peu « à l'envers » où personne ne semble suivre le droit chemin. Le sous-titre de « contes » correspond bien à une certaine veine traditionnelle et à une manière de dire plus proches du conte que de la nouvelle dans ce recueil. Muraille ou muret, comme on le lit en quatrième de couverture, le conte varie selon « l'étendue de ce qu'il enclot ou de ce qu'il exclut ». En choisissant d'articuler l'ensemble de ses onze récits autour d'un village fictif du nom de Saint-Issaire, Major le situe dans un décor champêtre et dans un arrière-pays ; on dirait un Québec relativement ancien dans lequel la religion, le racisme, la bêtise, l'ambition, la hiérarchie sociale, la réputation, les convictions politiques jouaient un rôle bien différent dans le vécu des gens qui y vivaient.

Major exploite la veine réaliste avec beaucoup d'humour et une écriture soignée. Ses histoires cocasses et fort savoureuses se lisent en un instant comme on s'assoit sur un banc de parc pour observer avec amusement les passants qui circulent. Ses personnages s'éloignent des stéréotypes auxquels on pourrait s'attendre dans ce contexte. On y





retrouve un peintre original qui ne finit jamais ses tableaux et qu'on veut expulser au nom du progrès (« L'artiste »), un habitant qui harcèle son curé avec des questions théologiques inhabituelles (« Questions théologiques »), des amants que leur classe sociale sépare et qui choisissent le suicide (« Le manchot et la richette »), une bourgeoise paranoïaque qui empoisonne son mari (« Madame d'Astis »), un plombier qui se promène en Rolls Royce (« Les voies du Seigneur »), un simple d'esprit passionné pour les pompes funèbres (« Ti-Nesse »).

L'oralité (dialogues, expressions) traverse ces narrations et rend bien l'atmosphère ainsi que l'époque. Espace et temps se fondent

pour donner à ces existences un caractère étonnant, parfois fascinant. Major réussit à reprendre ces décors coutumiers d'une certaine littérature en renouvelant la thématique et surtout en évitant d'uniformiser ces anti-héros assez loufoques. Finalement, c'est par la technique de la répétition (redite et variante) que Major campe une société précisément ancrée dans le même, les cycles, les retours, la coutume, mais qui est aussi paradoxalement un monde en train de changer. Ce recueil, très près de Ferron, autant par l'ironie que par le regard sur les autres, nous montre bien que, même dans un patelin comme Saint-Issaire, la vie est loin d'être insignifiante. Lorsque Ti-Nesse déclare qu'il n'y a pas de feu en enfer, Major ajoute :

Ainsi naissent les convictions. Leur certitude s'oppose parfois à celle de la révélation, qui, elle, ne passe pas par les sens. Le conflit entre connaissance et révélation suscite chez certains un dilemme insurmontable ; chez les autres, s'inscrivant sans heurt dans les paradoxes de l'existence, il ne dérange pas le bonheur. On ne saurait dire lesquels font preuve de moins de sagesse. (« Ti-Nesse », p. 143)

Le peintre, le cuisinier, l'amant...

Hugues Corriveau est bien connu pour ses nombreux ouvrages. Il a pratiqué la poésie, l'essai, le roman et la nouvelle. Il a d'ailleurs remporté le prix Adrienne-Choquette et le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke pour deux recueils antérieurs. Avec Hugues Corriveau, nous

passons dans un registre multiple. D'une écriture élégante, ramassée, enlevante, forte, au vocabulaire riche et à l'imagination débordante, les textes du *Ramasseur de souffle* nous prennent à la gorge dès le premier récit et ne nous lâchent plus jusqu'à la dernière ligne. Le tour de force de Corriveau est de construire des univers d'allure romanesque dans ses nouvelles. Ne se contentant pas d'effleurer le sujet ou d'ébaucher un croquis de personnage comme la nouvelle tend à le faire généralement, Corriveau élabore plutôt dans chaque récit une dynamique discursive d'enchaînement et de totalité qui chaque fois donne l'impression au lecteur d'avoir lu une *novella*.

La structure symétrique du *Ramasseur de souffle* accentue cet effet de cercle : cinq parties, correspondant à cinq motifs paradigmatiques (« Tableaux », « Meurtres », « Disparitions », « Gastronomies », « Éros »), composées de trois nouvelles chacune. Les récits de ce recueil sont à la fois denses, troublants, pleins, nettement postmodernes, essentiellement cinématographiques, visuels. Ils font image et scène. On sent l'effet et le mouvement de la caméra sur le corps et l'objet. Par exemple, dans la très belle nouvelle « Des cheveux dans ses tableaux », Corriveau décrit une femme artiste qui s'acharne à peindre avec sa chevelure et qui finit par accrocher « son crâne comme un tableau de plus, bulle efflorescente, maléfique boudin d'os et de chair au bout de la tige du corps. Le *body-art* mené à sa plus extrême tension. » (p. 19) À l'objet (le cheveu et le tableau) correspond une écriture visuelle ou une graphie comme dans « Eden City », récit qui s'amorce sur un « *Mother isn't here* », triplement encadré dans la langue étrangère, le rectangle dans lequel la phrase est inscrite, et, sémantiquement, le vide, l'absence de la mère que l'intertexte (Gauguin) reprend. Ailleurs, dans « La lettre O », le graphisme rejoint le jeu sur l'écriture : O de l'alphabet, O du sexe féminin, commencement et fin, tableau d'un meurtre inutile, d'une langue bloquée :

Mais là, ce que l'artiste a produit tient du recyclage, de l'enveloppe parfaite où s'abîme toute la littérature... en une seule ligne qui impose le vol de l'alphabet entier, mis en boîte, montré tel un peloton d'exécution, convoqué à l'assassinat d'une langue secrète. (p. 36)

Soulignons par ailleurs que Corriveau travaille également le rapport père-fille (« Le testament »), l'inceste et l'anorexie (« Elle ne mange presque plus »), l'humour (« Le cœur aux couilles »). De plus, il explore l'érotisme et la mort avec énormément d'intensité (« Éros »). Il est impossible de faire ici le tour de ces textes ; ils appellent l'analyse et le résumé leur sied mal. C'est un livre qu'il faut lire avec un peu de temps devant soi, non pas le temps chronologique de la lecture uniquement, mais celui des mots et du « ramasseur de souffle », pour que s'instaure la cérémonie, pour ne pas résister « à s'y mettre tout entier, non plus souffle abstrait, mais corps et opacité » (« Le ramasseur de souffle », p. 55).



Hugues Corriveau



**MARC
VEILLEUX
IMPRIMEUR INC.**

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140